

## « Chair Patrie »

### **Paris - Maison de la Radio - mai 2012**

Traveling autour du plateau de télévision. Les assistants s'activent autour des derniers réglages. Les projecteurs inondent le plateau de tous leurs feux. La journaliste ajuste son micro.

Tout est prêt.

Mohammed, 54 ans, attend, sagement assis sur son siège, le visage impassible. Le moment est crucial.

Il doit nous raconter une histoire. La sienne.

### **Sétif- Algérie- septembre 1957**

Le soleil levant s'étirait mollement dans l'horizon violet. Sur les dunes du Sahara, les camaïeux de bleus rivalisaient dans leur beauté avec les dégradés cristallins d'un air pur et les myriades d'étoiles qui se dispersaient dans l'aube naissante.

La maison était calme.

La femme qui se tenait sur le seuil de la porte affichait une trentaine belle et hautaine. Une chevelure auburn encadrait son visage un peu anguleux mais aux traits fins. Dans l'encadrement de la porte son profil tranchait comme les ciseaux du tapissier dans un drap de soie. Les ombres évanescentes de ses courbes sensuelles affichaient de longues jambes qui semblaient s'éterniser sur le seuil de la porte, sous le regard irisé de l'aube dorée. Ses pommettes saillantes contrastaient avec son regard mentholé et ses iris mordorés paraissaient alterner charme et dureté, impertinence et volupté.

Ses lèvres ourlées couleur framboise s'ouvrirent sur une injonction froide et sèche : « où est-il ? »

Fatima, la servante au tablier immaculé la précéda dans le couloir aux murs blanchis à la chaux vive. Le relief d'un tadelakt travaillé au galet, comme poncé par le reflux de la mer, donnait au lieu une mémoire intemporelle.

« Ici, Madame ... » déclina Fatima dans un souffle. Elle ouvrit le placard situé tout au bout du couloir.

Au fond du placard sombre reposait une forme inerte.

Un enfant.

### **Paris - Maison de la Radio - mai 2012**

« *Et alors Mohammed, comment avez-vous vécu cette affreuse période ?* »

L'homme paraît calme, comme bercé par une douce langueur orientale.

Posé, distingué dans son costume de lin, il offre un regard doux, presque docile à la journaliste qui l'interviewe. Son visage carré et son nez aquilin lui donnent un faux air d'acteur américain. Il répond dans un français parfait, presque châtié.

« *On ne vit pas dans ces moments-là, Madame. On survit à son existence* ».

Il est rasé de près. Sa peau hâlée tranche sur une chemise ouverte bleu pâle dévoilant les muscles saillants de son cou qui trahissent une belle cinquantaine sportive. Il va tenter d'expliquer laborieusement un destin qui a mal commencé pour lui. Il a passé les cinq premières années de sa vie dans ce placard d'une grande maison bourgeoise à Sétif, à 300 kms à l'est d'Alger, dans les renforts montagneux du bled. Nourri deux fois par jour par la servante contrainte à lui déposer une assiette de lait et à glisser le reste des agapes familiales sous la porte. Personne ne devait ouvrir cette porte. Lorsque la Dame Blanche est venue le chercher, il ne pouvait se tenir debout, ses jambes ne le portant pas. Il essaya de se déplacer sur le sol frais de l'entrée en se trainant sur son postérieur à l'aide de ses mains. La lumière l'aveuglait. Ses yeux s'étaient trop habitués à la pénombre. L'obscurité du placard avait provoqué une cécité heureusement temporaire. Un voile laiteux couvrait ses pupilles, comme sur celles des lépreux. La Dame Blanche le ramènera à Alger, dans une grande demeure bourgeoise -une autre- où il apprendra à vivre, à manger, à marcher, à parler et à jouer avec ses petits camarades. Dormir dans un lit était angoissant pour lui car il ne pouvait trouver le sommeil que recroquevillé sur lui-même, en position foetale, comme un petit animal. Ses parents adoptifs se montreraient gentils avec lui. La grande maison accueillait deux autres enfants qu'il nommerait « frère et sœur ». Ses collatéraux du cœur, comme il dira plus tard ...

### **Paris - Maison de la Radio - mai 2012**

« *Et ensuite, que va-t-il se passer ?* » La journaliste semble attachée aux lèvres de cet homme dont le calme contraste avec la gravité de ce qu'il décrit.

« *Tout va s'accélérer à partir de 1962, vous savez ...* »

La traversée de la Grande Bleue se fera par un temps magnifique. Laisant Alger derrière eux, les émigrants sentiront encore sur le pont du bateau les effluves capricieuses des oliviers, des fleurs d'oranger et du jasmin. En inspirant fort et en fermant les yeux, ils auraient pu distiller les huiles essentielles d'un monde perdu dans ce grand alambique d'une culture hybride. Ils ne le savaient pas encore mais cet aller sans retour leur couterait ce qu'il existe de plus cher après la liberté : leur dignité. Les « événements » comme on disait à l'époque avaient tracé leur plaies béantes sur deux populations qui s'étaient aimées puis déchirées. Leur union sacrée prenait alors la tournure d'un film d'Arcady déroulant la course de son traveling dans un scénario qui ne connaîtrait peut être jamais de fin.

Ce grand « coup de sirocco » mettra du temps, beaucoup de temps à trouver un peu de réconfort dans le sillage du « grand pardon ». Espérant, jusqu'à leur dernier souffle, que la mémoire vive de ceux qui ont vu, vécu et enduré puissent témoigner de leurs souffrances.

« *Je pensais que mon existence était toute tracée quand j'ai vu s'approcher les côtes françaises puis les abords de la ville de Marseille* » ajoute-t-il placidement.

« *Une sorte de résurrection, comme une catharsis, voyez-vous, car j'avais enfin une famille !* »

Ensuite Mohammed grandira dans la cité phocéenne des années 60, suivant une scolarité exemplaire, apprenant à parler le Français et non l'Arabe comme on lui avait

intimé l'ordre, même avec ses petits copains algériens dans la cour de récréation. Compagnons d'infortune en quête de reconnaissance, lui et ses frères kabyles et berbères souriaient à la vie, s'estimant heureux de pouvoir jouer sous le même soleil que celui qui brillait de l'autre côté de la Méditerranée.

Mohammed mena une existence épanouie dans cette ville qui faisait face à sa terre natale, comme une sœur jumelle éloignée qu'on lui aurait retirée.

« *Tout se déroula très bien jusqu'à mes 14 ans ...* » son regard soudain s'assombrit. Un voile de torpeur semble passer sur son visage.

En face, le témoin lumineux rouge clignote, indiquant que le caméraman zoome sur lui. La suite sonnera comme une rechute, tel un cancer mal soigné après une vraie-fausse rémission.

Sa famille d'accueil retournera à Alger en 1968 où son père adoptif avait développé un commerce fleurissant de vêtements.

Un jour, la Dame Blanche le déposa dans un pensionnat dont il ne devait plus sortir avant sa majorité. Un second abandon qui tomba comme un couperet dans sa vie. Il avait forcé et le sport lui avait donné un corps presque athlétique, malgré son jeune âge. Ses traits s'étaient endurcis à l'instar de son cœur et il était prêt à refuser la fatalité. Il enchainera ainsi fugues et petits larcins avec les mauvais garçons des quartiers nord d'Alger. Fuguant de nuit, il connaissait par cœur les neuf communes alentour : Alger, Saint-Eugène, Bouzareah, El Biar, Dely Brahim, Birmendreis, Kouba, Hussein-Dey et Maison-Carrée n'avaient plus de secret pour lui. Celle qui s'appellerait plus tard la « Wilaya » devenait son domaine de chasse pour vivre une autre vie, celle de la liberté qui lui avait été volée si jeune. Plus déterminé que jamais à chercher ses racines. Assoiffé de vérité, aveuglé par le besoin de lumière comme l'insecte qui préfère se faire griller les ailes plutôt que capituler. Il faisait montre d'une pugnacité hors norme, s'imposant comme le leader d'un groupe de bad boys qui s'agitaient de façon lascive comme leurs idoles des années soixante. Sur l'écran noir et blanc des rares télévisions qui grésillaient encore dans les bars de la ville, Elvis gesticulait.

Entre les fêtes de l'Aïd et le thé à la menthe, les traces auréolées du petit noir sur le zinc et les réclames de Coca Cola avec ses pin-ups affichant un sourire provocateur sur les murs délabrés des cafés, tout cela contribuait à donner une teinte cosmopolite à l'ex quartier de la Kouba.

C'est ainsi que Mohammed retrouva la trace de la Dame Blanche et se faufila jusqu'à la demeure bourgeoise éloignée du brouhaha de la kasbah. Il réussira à s'infiltrer jusque dans la chambre de sa mère lorsque sa main tomba sur un collier de perles de nacre déposé sur une commode.

« *Je n'avais aucune intention de voler quoi que ce soit* » affirme-t-il à la journaliste avant même qu'elle ne lui pose la question, « *je voulais juste conserver un lien avec ce passé que l'on m'avait si brutalement arraché ...* »

Ce larcin lui coûtera trois ans de prison ferme après avoir été confronté à sa belle-mère qui l'avait accusé de vol. Les lois du gang des bas quartiers avaient eu raison de sa franchise auprès des caïds qui le dénoncèrent à la police parce qu'il refusait de revendre le collier et d'en partager le butin.

Trois longues années à ressasser sa colère et à combattre sa déréliction, alternant brimades et violences carcérales.

A sa sortie de prison, il rencontra la belle Samira avec qui il se maria et eut un enfant. Il vivait heureux avec sa descendance, travaillant comme barman dans un café de Saint Eugène. Mais il lui manquait toujours quelque chose : la vérité sur son existence. Qui étaient ses vrais parents, son origine, son histoire ?  
« *Comment avez-vous fait pour retrouver les traces de vos parents ?* » demanda la journaliste, vibrant à l'unisson avec l'équipe du plateau de tournage et les téléspectateurs.

### **Alger- juin 1971**

De longs mois d'enquête s'ensuivirent, entre les bureaux poisseux de l'administration algéroise et les visites impromptues des quartiers poussiéreux de la kasbah. La guerre était passée par là et les archives souvent difficiles à consulter, voire introuvables... Un soir qu'il errait comme une âme en peine dans les ruelles sombres, il s'arrêta devant les grilles entrouvertes d'un cimetière. Il pénétra dans l'enceinte où la lune éclairait des milliers de stèles blanches qui brillaient comme autant de lucioles, sortes de feux follets dans ce sanctuaire de la résignation. Il demanda à un homme seul qui errait là comme il le faisait depuis des mois, s'il avait eu écho d'une femme qui avait déposé un bébé quelques années plus tôt au dispensaire de Sétif. L'homme lui désigna seulement une tombe qui semblait désaffectée mais dont les murs faisaient penser aux édifices sépulcraux gréco romains. Il lui recommanda de ne pas trop s'approcher de cette tombe où séjournait une vieille folle. La « louve » comme on l'appelait dans le quartier. Dès que la pleine lune déchirait les nuages couleur anthracite et qu'elle traçait son halo lacté dans les cieux outremer, la « louve » se mettait à hurler à la mort selon les faits rapportés par l'homme qui semblait terrifié à la seule idée de s'approcher du lieu maléfique.  
« *Attention à vous, elle n'hésitera pas à vous tailler en pièces si elle vous attrape* », lui glissa t'il craintif en s'éloignant sans se faire prier. Mohammed découvrit en effet la femme esseulée et prostrée au fond du caveau désaffecté. Il y retournera tous les jours, se promettant d'amadouer la louve, la nourrissant du mieux qu'il pouvait, jusqu'à ce qu'il puisse la toucher. Car il savait maintenant ...

### **Paris - Maison de la Radio - mai 2012**

« *Vous saviez quoi au juste Mohammed ?* » demanda incrédule la journaliste  
« *Je savais que j'avais retrouvé ma mère !* » répondit l'homme de façon presque lapidaire, un léger sourire aux lèvres, provoquant ainsi un sentiment de malaise général autour du plateau.  
« *Et çà s'est passé comment ?* »

### **Alger- septembre 1971**

Une nuit de pleine lune, la louve se remit à hurler à la mort. Mohammed s'approcha d'elle lentement, usant de subterfuges de douceur et de ruse jusqu'à ce qu'il puisse effleurer son visage.  
« *Maman ...* » soupira t'il « *c'est moi, ton fils* »

Des habitants venaient assister tous les soirs à la scène, entourant la tombe comme lors de funérailles. Certains conjuraient le fils de ne pas s'approcher de la mère en transe. Tel un épouvantail, elle finit par sortir de la tombe, une hache à manche court au bout du bras droit.

« *Si tu es mon fils, pose ta tête sur mon épaule* » cria-t-elle en arabe à Mohammed. Les badauds qui assistaient à la scène implorèrent l'homme de ne pas s'approcher, sentant le glas sonner pour cet illuminé ! Mais Mohammed s'exécuta et posa calmement sa tête sur l'épaule de la louve qui ne broncha pas. Elle sentit l'odeur de son cou et y déposa tout doucement un baiser. Elle l'avait reconnu à son tour. La harpie qu'elle était devenue malgré elle avait repris contact l'espace de ce court instant avec son lien maternel. Avec celui qu'elle avait mis au monde et dû abandonner dans des conditions qui restaient floues à cette étape de l'enquête.

« *Elle avait reconnu mon odeur tant d'années après !* » avouerait il plus tard, bouleversé, sur le plateau télé ...

Il l'hébergea pendant de longs mois chez lui où elle ne quittait pas sa chambre, n'acceptant pour seules visites celles de son fils.

Elle déclarait s'appeler Aïdha. Elle lui avoua qu'elle avait dû l'abandonner au dispensaire quelques jours après sa naissance, ne pouvant pas subvenir à sa subsistance.

« *Et mon père ?* ». Il n'en saurait pas plus ...

Aïdha commençait à se nourrir, à se laver, à s'habiller comme une femme de son âge. Elle paraissait ainsi moins vieille et plus affable que son fantôme qui errait, vociférait, jurait et beuglait en haillons dans le cimetière.

Des années passeront avant que Mohammed obtienne de la justice algérienne qu'elle confronte sa mère afin d'obtenir la vérité, SA vérité. Mais Aïdha persistait à s'emmurer dans son linceul de silence, comme bercée dans les limbes salutaires d'une ignorance qui la protégeait.

Mohammed et sa mère devaient passer de longs interrogatoires devant les agents des services secrets algériens pour tenter de reconstituer minutieusement, comme bon nombre de leurs congénères, les détails de leur historiographie familiale.

Mohammed commençait à désespérer de comprendre le fil de sa vie.

Lors de l'audience finale, un soldat Français, haut gradé, avait été détaché spécialement pour représenter les instances républicaines de notre pays.

### **Paris - Maison de la Radio - mai 2012**

« *Ma mère semblait murée dans un mutisme irréversible ... elle paraissait être étrangère à tout ce qui se passait autour de nous, comme si la situation ne la concernait pas* » déclara Mohammed, le regard éteint. Comme soudainement gravement atteint par des paroles ou des images qui pourraient encore le meurtrir, il baisse la tête, laissant échapper sur le côté une mèche rebelle noire de jais.

Il préfère conserver ses deux mains sur la tête, comme pour mieux affronter un passage qui promet d'être pénible. L'ambiance est pesante, presque suffocante et un silence blanc couvre le plateau comme une chape de béton ....

Ses yeux sont fermés, laissant de longs cils ourlés ajouter à sa beauté orientale.

## **Alger- cour de justice - décembre 1971**

« *Notre pays doit apprendre à reconnaître ses erreurs et à expier ses péchés devant votre peuple qui a trop souffert* » commença l'officier Français.

« *Nous savons que des exactions ont été commises par des personnes qui ont donné à notre histoire commune un tournant funeste ...*

*Mais de grâce, Monsieur le Juge, ne croyez pas que ces événements tragiques nous aient laissés indifférents. Nous les portons encore et toujours comme autant de croix au fond de nos âmes meurtries par la violence.*

*L'OAS et le FLN ne laissaient guère de choix quant au sort réservé à nos frères musulmans, souvenez-vous ...»*

Soudain, Aïdha releva la tête.

Elle n'avait rien dit ni même laissé paraître une once de sentiments jusque-là.

Et elle se mit à hurler à la mort comme elle l'eut fait dans le cimetière auparavant.

L'auditoire était terrifié, pétrifié. Plus un mot, plus une parole.

Le temps semblait suspendu à ses lèvres comme pour exorciser sa terrible peine.

L'ambiance était pesante, lourde comme un spleen à couper au couteau.

« *Que j'aïlle en enfer si je mens !!!* » cria t'elle en arabe.

« *Vous, oui vous ... vous savez !* » hurla t'elle en désignant l'officier.

**« *Ce sont vos chiens de garde qui m'ont violée !!!* »**

L'auditoire semblait tétanisé, comme figé soudainement dans l'iceberg d'une prise de conscience collective.

La sentence traversa la salle comme la lave rougeoyante crachée par un volcan en irruption.

En même temps, le silence s'imposa de lui-même, telle une bénédiction urbi et orbi dans l'enfer qui glacerait le sang des pèlerins et ferait saigner le cœur des innocents.

Il fut décidé que le jugement serait reporté.

A longtemps.

Si longtemps que les mémoires se seront toutes taries, comme des sources de l'Oued Rabah recouvertes plus tard par les arabesques rouges du sirocco de l'indifférence sur le tombeau de l'Oubli ...

Mohammed releva la tête et rouvrit les yeux.

**Plus de doute, ils étaient bleus.**